DOLÉANCES

D'UN Borgne à qui une fusée a crevé le dernier œil qui lui restoit.

JE revenois hier paisiblement, tenant sous le bras ma chere femme, que pour la premiere fois de sa vie je menois au Palais-Royal ; car il est bon d'avertir que ma femme est trop honnête pour mettre le pied dans un endroit où la pudeur souffre tant ; mais elle étoit avec son époux, mais c'étoit un jour de réjouissance publique, & il y avoit si long-temps qu'on ne s'étoit réjoui, que nous ne pûmes résister à la démangeaison d'aller voir les jeux de l'alégresse générale, les feux, les illuminations, l'ivresse de ces généreux Gardes-Françoises, celle du peuple qui les entouroit, les éclats du sentiment qui couloient comme le vin des bouteilles, les pétarades des fusées, & enfin la demeure de ce prince ami du peuple, demeure que l'on va nommer le temple de la patrie.

Je faiſois remarquer à ma chere femme tout cela. Je lui narrois comme quoi ces braves ſoldats n'avoient point voulu imprimer au nom François une tache éternelle ; comme quoi les armes leur étoient tombées des mains au ſeul nom de l'aſſaſſinat honteux qu'on leur commandoit ; comme quoi ils avoient par ce moyen épargné à notre bon roi un grand repentir. Je faiſois rire ma chere femme en lui liſant la confeſſion d'un membre du clergé dont la patene poſtérieure ſouffrit étrangement dans ce lieu profane. Nous nous plaiſions à entendre l'expreſſion naïve & joyeuſe du ſentiment général. Une poiſſarde diſoit à nos côtés qu'elle avoit arrêté la voiture d'un C... pour lui dire : eh monſeigneur, votre cocher a le cul plus haut que vous n'avez le cœur. Un autre nous fouloit en s'écriant, qu'on avoit la liberté de la preſſe. Un dernier, en voyant les feux, crioit : aga quien, Jacquelaine, vois tu ces fuſées violantes, on diroit que c'eſt la nobleſſe & le clergé qui ſautions en l'air....

Ce fut dans ce moment qu'une malheureuſe fuſée (je crois que c'étoit celle qu'on prenoit pour le clergé) vint m'a-



veugler en me crevant un œil, hélas ! l'unique, le ſeul qui me reſtât. Me voilà donc ne voyant pas plus devant moi que M. l'archevêque de Paris ne voit en politique. Je ſuis donc aveugle, mais complettement aveugle, autant que l'étoient l'ordre du clergé & celui de la nobleſſe : c'eſt beaucoup dire. Voilà ce qui me conſole dans mon malheur, c'eſt que bien des gens, avec leurs deux yeux, témoins M. le duc de Cr..., M. l'abbé Maur.., &c. &c. &c. &c. &c. ne voyent goutte ainſi que moi, excepté ſur leurs intérêts, pour leſquels, je puis l'aſſurer & tout Paris le dira, ils ſont très-clairvoyans.

Je ſuis bien malheureux ! c'étoit encore pour l'amour du bien public que je perdis mon premier œil. Lorſque la lettre du frippon de Calonne parut, je voulus examiner les contes qu'il nous faiſoit ſous l'air de rendre compte. Ma méthode a été de tout examiner par moi-même : je dis à ſes partiſans que j'allois diſſéquer ſa lettre au roi. Qu'arriva-t-il ? Ses partiſans, tous gens de finance, voulurent me crever les yeux pour que je n'y viſſe point clair. Je perdis dans cette mêlée un œil que me creverent les financiers. Je n'écrivis point

de peur de pis ; car on a remarqué que ceux qui commencent par voler finiſſent par aſſaſſiner.

On diſoit que j'étois un malin borgne : cependant je prouvai le contraire par le plus grand trait de bonhommie. Je fis un livre intitulé : *Des Vertus du clergé & des Hauts Faits de la nobleſſe.* Quoique mon livre n'eût que deux feuillets, il ne ſe vendit point ſur le titre. J'avertis le clergé que les incrédules ſe multiplient de jour en jour. Ce qui le fâche ſans doute, ce n'eſt pas de ce qu'on ne croit plus en Dieu, mais de ce qu'on ne croit plus en eux.

Je me rappelle qu'au moment de mon malheur j'avois à côté de moi un homme qui a prouvé que les bénéfices étoient d'inſtitution diabolique, & qu'on devoit les ôter au clergé, afin qu'ils fiſſent mieux leur ſalut n'ayant plus ces perpétuels moyens de damnation. Je préſume que le clergé avoit apoſté quelqu'un pour jetter de la poudre dans les yeux de cet homme là. Le haſard voulut que ce fût le voiſin qui reçut la fuſée : j'étois le malheureux voiſin. Je ne débrouillerai point cette fuſée du clergé : il pourroit ſe faire que quel-

ques bons citoyens ſans malice m'euſſent aveuglé par excès d'alégreſſe.

Alors ils me permettront de leur donner un petit avis. J'ai remarqué que les ſuſdits bons citoyens n'avoient point les uns de bas, d'autres de ſouliers, d'autres (& c'étoient quelques poëtes) de culotte; ils manquoient pour la plupart de choſes eſſentielles; le pain en outre étoit fort cher; toutes choſes qui accuſent la vilainie & la barbare avidité des nobles : j'exhorterai donc les ſuſdits bons citoyens à ſe pourvoir de bas, ſouliers, culottes, &c. plutôt que de la poudre qu'il ne faut pas ainſi jetter au vent & qui peut éborgner en paſſant des bons freres du tiers état. D'ailleurs, il ne manque plus au tiers-état, pour inſpirer du reſpect aux nobles, que de ſe nipper un peu; s'il a plus de bras, plus de talens, plus de mérite, plus de raiſon qu'eux, il faut avouer qu'il n'a pas de ſi belles culottes.

Je ſuis déſolé d'être aveugle : ma femme me conduit comme madame la marquiſe de Sil... conduit ſon mari, pauvre aveugle qu'elle éclaire & pour qui elle fait des diſcours. Mais ſavez-vous pourquoi je ſuis déſolé d'être aveugle? c'eſt que je ne

pourrai point voir le grand & le beau ſpectacle de la fête nationale qui s'apprête : les jours de concorde & d'union vont arriver ; pour la premiere fois on aura fait le bien dont on aura parlé. Quoi ! je ne pourrai point voir la noble figure de ce grand Necker ? quoi ! je ne pourrai point voir celle de ce monarque citoyen qui ne veut que le bien, qui ne s'occupe que de projets de bonheur ? Et toi, prince auguſte, ange tutélaire des François ; toi ſur qui la patrie a les yeux & que ſon génie inſpire, magnanime duc d'Orléans, je ne te verrai point : je ne verrai point ces citoyens de tous les ordres diviſés par l'intérêt particulier, réunis par l'intérêt public : je ne verrai point le ſourire de la nation, je ne lirai point dans tous les regards l'expreſſion de la joie univerſelle, je ne pourrai point ſurprendre ſur des phyſionomies pâles & décompoſées le déſeſpoir de l'égoïſme, de l'orgueil. O jours heureux ! hâtez-vous d'arriver ; ſoyez auſſi prompts que nos ſouhaits. Tarderas-tu long-temps, époque glorieuſe de la régénération nationale ? épurés enfin de préjugés honteux, nous ſommes dignes de vous : ah ſur-tout ! n'arroſons point de

ſang l'olive de la paix. Monarque bon, juſte & bienfaiſant, nos cœurs volent vers le tien. Ecarte les nuages, diſſipe les tempêtes; que la ſérénité revienne pour cet empire & pour toi : ſi je ne puis te voir, je puis entendre les bénédictions qui s'éleveront vers toi ſi tu perſiſtes dans tes généreuſes réſolutions. Si nous voulons que l'arbre de la félicité publique, arroſé ſi long-temps de nos ſueurs, donne enfin de l'ombrage & des fruits, il faut le cultiver, & ſur tout l'élaguer en le débarraſſant des branches inutiles & gourmandes.